

Valérie Le Plouhinec
traductrice de l'anglais

Entretien mené par Corinna Gepner

Valérie, comment es-tu venue à la traduction ?

Cela a été un processus très long, mais qui s'est déroulé tout naturellement. J'étais salariée dans l'édition, je fréquentais des traducteurs et depuis longtemps je les enviais secrètement, car au fond, alors que j'étais des textes illustrés, je m'intéressais surtout au texte. Quand je travaillais sur les traductions des autres, je regrettais de ne pas avoir assuré cette partie-là du travail : être chez moi, peser chaque mot, peaufiner tranquillement... cela me faisait vraiment rêver. Mais, effrayée par ce que j'entendais sur la précarité de la profession, j'ai mis des années avant de sauter le pas. Quand, n'y tenant plus, j'ai commencé à parler de ce projet autour de moi, j'ai été étonnée de voir plusieurs éditrices – des gens qui me connaissaient bien, qui avaient travaillé avec moi – me proposer spontanément des essais de traduction. Comme si, me connaissant, elles pressentaient que cela me conviendrait bien. Du coup, la transition s'est faite sans heurt, et je n'ai jamais regretté ce choix.

Qu'est-ce qui t'a guidée dans le choix de la langue source ?

Eh bien, le choix n'a pas été difficile, l'anglais étant la seule langue étrangère que je maîtrise vraiment. Après le bac, je suis partie un an aux États-Unis, dans le cadre d'un programme d'échanges culturels, en immersion totale dans une famille – avec qui j'entretiens d'ailleurs encore des liens amicaux. C'était en Californie, en pleine époque reaganienne, j'allais à la plage après les cours, c'était un dé-

payement total ; j'ai vécu là-bas l'explosion de la navette Challenger, je me suis sentie seule en apprenant de loin la mort de Coluche, que personne évidemment ne connaissait sur place... voilà les souvenirs que cette langue évoque pour moi. La langue que j'ai appris à connaître intimement est donc familiale et adolescente : je n'ai pas une approche académique ou analytique. Cette année passée dans un lycée m'a beaucoup aidée, même vingt ans plus tard, pour traduire les romans jeunesse et ados avec lesquels j'ai commencé, parce que je comprenais immédiatement beaucoup de références culturelles, cela me parlait tout de suite.

Travailles-tu à la commande ou apportes-tu des textes aux éditeurs ?

Je travaille à la commande – un peu par paresse, vu que (croisons les doigts) jusqu'à présent j'ai eu la chance d'avoir régulièrement du travail.

Es-tu guidée dans ton travail par des principes, une théorie ?

Comme pour tout dans la vie, je suis plus instinctive qu'analytique. Les traités de traductologie me tombent des mains (le mot, déjà, me rebute). C'est comme pour l'accord du participe passé des verbes pronominaux réfléchis : je le pratique sur le bout des doigts, mais je serais bien en peine d'expliquer la règle à quiconque, c'est à peine si je distingue un COD d'un COI. Mon seul principe, comme pour nous tous sans doute, est de chercher « la bonne musique », comme disait (en parlant des gens) une vieille dame que j'ai bien connue. J'ai tout de même un principe quand je traduis de la littérature jeunesse : ne jamais niveler par le bas, faire confiance au lecteur, ne pas prendre les enfants pour des idiots !

Quel type de texte traduis-tu ?

Principalement des romans jeunesse, mais un peu pour tous les âges, jusqu'à 18 ans et plus, et de plus en plus de littérature générale. Je ne fais presque plus d'albums pour les tout-petits, parce que j'ai la sensation que les travaux très courts me coupent dans mon élan.

J'aime beaucoup ce qui se fait en ce moment pour la tranche d'âge des 9-12 ans, on trouve là des merveilles d'intelligence et de drôlerie. J'apprécie de traduire l'humour – du moins quand il me fait rire en VO ! –, que l'on trouve en quantité dans la littérature jeunesse. Pour les plus grands, les 15-18 ans, il y a aussi des textes pleins de sensibilité et de très jolies choses. J'admire les auteurs qui savent écrire cela, se remettre dans la peau d'une toute jeune personne, au bord du grand saut dans l'âge adulte. Le ton juste est difficile à trouver pour cette tranche d'âge... surtout quand on n'a plus dix-huit ans depuis belle lurette. En même temps, peut-être que cela demande justement un peu de bouteille, car le choix des mots est très délicat.

Comment travailles-tu ?

Physiquement, tu veux dire ? De préférence dans mon canapé, en chaussettes, bien calée dans mes coussins, mon portable sur les genoux dans un confort maximal ! Depuis huit ans que j'ai quitté le bureau, je savoure encore ce luxe comme si c'était tout nouveau.

Plus sérieusement : cela dépend du texte.

S'il s'agit d'une narration très descriptive, sans recherche de style particulière (dans la littérature de genre notamment), je fais le premier jet le plus vite possible car c'est très fastidieux, parfois en écoutant de la musique pour ne pas trouver le temps trop long. Puis je reprends calmement – cette fois dans un silence monacal –, je fais des relectures multiples en recherchant la fluidité, la clarté, la précision, le naturel des dialogues.

Si le texte est plus littéraire, je savoure, je tâtonne, je vais beaucoup plus lentement. Je passe un temps fou sur les premiers chapitres, pour trouver la voix adéquate, après ça va un peu plus vite.

Dans tous les cas, j'essaie de laisser reposer plusieurs semaines entre deux relectures – quand c'est possible. Pendant ce temps, si tout va bien, je pars sur un autre texte et, à la relecture, avec un regard neuf, tout devient plus clair, les phrases mal fichues me sautent aux yeux. Je suppose que c'est assez classique comme manière de travailler.

Es-tu en relation avec les auteurs que tu traduis ?

Je les questionne très peu en travaillant, peut-être parce qu'en jeunesse il y a rarement des problèmes de compréhension, sans doute aussi parce que j'ai besoin de me sentir très autonome sur un texte, que je suis certainement tentée de me l'approprier un peu. J'ai l'impression qu'une intervention de l'auteur me perturberait plus qu'autre chose...

Je me suis « brouillée » avec un auteur américain parce que j'avais eu l'outrecuidance de pointer des incohérences énormes dans son histoire. Comme il est représenté par un poids lourd de l'édition américaine, avec qui l'éditrice avait beaucoup de contrats en cours, cela a fait tout un pataquès, mon éditrice a dû s'excuser auprès de l'agent, c'était vraiment n'importe quoi. J'ai décliné de traduire la suite, parce que c'est tout de même difficile de traduire les textes de quelqu'un qu'on trouve antipathique et méprisant, surtout quand ils font 800 pages !

Je crois que certains auteurs – surtout ceux qui ont la grosse tête, à vrai dire – ont parfois un rapport difficile avec leurs traducteurs. Peut-être sont-ils embêtés de ne pas savoir ce que nous avons fait de leur texte, ce que je peux tout à fait comprendre.

En revanche, les plus humbles, qui sont ravis d'être publiés en français, se montrent très chaleureux dans leurs échanges avec leurs traducteurs. C'est ainsi que Susin Nielsen, une auteure canadienne que je traduis, est devenue une véritable amie au fil des romans et des rencontres à Paris.

Quels sont tes rapports avec les éditeurs ?

Très variés. Quelques éditrices sont des amies proches, datant de ma vie d'avant ; il y en a d'autres que je ne vois jamais. Avec le mail et le téléphone, il m'est même arrivé de traduire plusieurs livres pour une éditrice avant de la rencontrer !

Mes rapports avec elles (ce sont toutes des femmes) sont sans doute facilités par le fait que j'ai moi-même été éditrice. Du coup, j'ai l'impression que nous parlons un langage commun : d'un côté, je sais bien ce qu'est un devis, un planning, une réunion commer-

ciale, une réunion de représ, un téléphone qui sonne toute la journée, je connais leurs contraintes ; de leur côté, elles ne peuvent pas trop de me rouler dans la farine ! Je suis attentive aux délais et je les consulte sur les choix de traduction qui, à mon sens, relèvent de l'éditorial, mais je ne les dérange pas tous les deux jours au téléphone, parce que je sais qu'elles travaillent sur quinze livres à la fois... au fond de moi, j'ai encore des réflexes d'éditrice.

Ce qui, bien sûr, n'empêche pas que nous, traducteurs, devons nous battre de toutes nos forces contre les mauvaises pratiques. J'ai la chance de ne pas trop en être victime parce que je travaille pour des maisons honnêtes et que si cela ne va pas je passe à autre chose. Mais c'est malheureusement un luxe, j'en ai bien conscience. Il est vraiment capital de lire attentivement les contrats et de ne pas hésiter à demander conseil.

As-tu collaboré avec d'autres traducteurs sur un livre ? Souhaiterais-tu le faire ?

Cela m'est arrivé à deux reprises, avec un copain traducteur qui débutait en même temps que moi. Comme il est aussi musicien de rock, il a été un apport précieux lors de la traduction d'un livre sur Led Zeppelin ! Je ne sais même pas comment je m'en serais sortie sans lui. Nous avons traduit chacun une moitié puis échangé. C'était intéressant pour un texte documentaire, mais avec mes romans je suis très possessive, je ne suis pas sûre que j'arriverais à partager ! Cela m'amuserait de le faire sur un roman à plusieurs narrateurs : récemment, j'en ai traduit un écrit par un homme et une femme qui alternaient les chapitres. J'ai eu toutes les peines du monde à trouver une voix différente pour ces deux narrateurs, et j'ai regretté de ne pas avoir pensé à proposer à l'éditrice une traduction à quatre mains. Cela m'aurait obligée à accepter – et même à accueillir avec joie – des tournures, des manières d'écrire qui ne soient pas les miennes.

Comment vis-tu la précarité inhérente à ce métier ?

Je sais que mon expérience va un peu à contre-courant, mais, paradoxalement, je me sens bien moins précaire que quand j'étais sala-

riée – parce que les postes salariés sont fragiles dans l'édition, surtout l'édition de beaux-livres, et que si j'avais été licenciée économique à 45 ans – ou à 49, juste avant que mon licenciement ne coûte trop cher –, j'aurais eu à peu près zéro chance de retrouver un poste. Je n'aurais plus eu de travail du tout. Alors que quand on est à son compte, on peut avoir des hauts et des bas, des années plus ou moins fastes, mais on n'a pas *rien*, il n'y a pas ce gouffre. Si le téléphone ne sonne pas aujourd'hui, il peut toujours sonner demain. Cela dit, la baisse régulière des rémunérations en euros constants me désole, les mauvaises pratiques de certains éditeurs sont consternantes, et il nous faut sans relâche lutter contre. Mais le monde du salariat est très cruel aussi, et très aliénant, car c'est toute votre personne qui est jugée en permanence. Alors que quand je rends une traduction, je sais qu'elle seule sera jugée. Et ça, je l'assume nettement mieux.

Penses-tu avoir des partis pris stylistiques ?

J'espère que non, surtout pas ! Cela dit, j'ai sûrement des tics d'écriture, et les bons relecteurs/trices sont des alliés précieux pour les repérer et les éradiquer !

Pratiques-tu une forme d'autocensure ?

En jeunesse, il y en a probablement toujours un peu : je mettrais sûrement beaucoup plus de gros mots sinon. Mais j'ai plutôt le réflexe inverse : je tente parfois des choses en étant pratiquement sûre que cela ne passera pas la barre des relectures... et parfois ça passe ! Je ne parle pas seulement de l'argot, des tournures orales. À l'inverse, j'ai traduit l'an dernier une petite série d'ouvrages jeunesse de très bonne qualité, destinés à un public très jeune (à partir de 9 ans). Je me suis beaucoup interrogée sur le niveau de langue que je devais employer. Mais je me suis dit que, après tout, c'est en lisant enfant que j'avais appris du vocabulaire, alors je m'en suis donné à cœur joie. J'ai veillé à ce que la structure des phrases soit claire et fluide, mais je me suis lâchée sur le lexique, j'ai même casé un « maître-queux », qui n'était pas évident dans un livre pour cette

tranche d'âge. Eh bien, mon éditrice a tout gardé et m'a même encouragée, et nous avons eu raison puisque la série a connu un succès immédiat et durable. Ce qui rejoint ce que je disais plus haut : il ne faut pas sous-estimer le jeune lecteur.

Quelles réflexions t'inspire le mythe de Babel ?

Euh... je n'y crois pas ? Je veux dire que parler tous la même langue, c'est un fantasme, bien sûr, ce serait pratique, mais est-ce qu'on se comprendrait mieux au fond ? Chaque langue est tellement liée à la culture qui lui a donné vie que de toute manière, même si nous avions une langue unique, elle serait colorée différemment dans chaque partie du monde... jusqu'à devenir une autre... bref, non, une langue unique, ce n'est pas possible.

En revanche, les esprits grincheux ont beau râler contre le *globish*, j'aime bien cette idée d'une sorte de *lingua franca* assez souple pour que tout le monde arrive à la baragouiner sans complexe, à sa manière, et que tout le monde se comprenne ainsi – du moment que chacun garde aussi sa langue, avec sa richesse, son histoire, ses subtilités. Je m'en suis fait la réflexion lors d'un voyage à Petra (oui, je sais, ça fait très snob !). J'étais au milieu de ces ruines et le guide nous expliquait que du temps des Nabatéens, cet endroit était un carrefour commercial où se croisaient des Romains, des Byzantins, des Perses, des Arabes, des Orientaux et que sais-je encore. Et que tout ce petit monde communiquait dans un latin épouvantable... exactement comme on le fait de nos jours en anglais, que ce soit à Hong Kong, à Dubaï ou à Rio. C'est peut-être ça, la langue de Babel ? C'est pratique et efficace, mais cela sert au commerce ou à l'amitié, pas à la littérature.

Quelle définition donnerais-tu du traducteur ?

Ce n'est pas vraiment une définition, plutôt une description : je fais partie de ceux qui voient le traducteur comme un artisan ou, allez, un artisan d'art : il y a là-dedans du savoir-faire, de la technique, une compétence spécialisée et très maîtrisée, du travail minutieux. La partie « créative », c'est la dose d'interprétation et cela se rap-

proche davantage de ce que fait un musicien ou un comédien lorsqu'ils interprètent une œuvre écrite par un autre.

Et puis, on passe son temps à soupeser, à pondérer, à chercher la bonne distance avec le texte original : c'est aussi un travail d'équilibriste.

Donc, ma définition du traducteur serait : un brodeur-violoniste, ou une dentellière-comédienne, mais qui fait son travail sur un monocycle.

Que t'inspire l'adage « *traduttore traditore* » ?

Le jeu de mots était bien trouvé, sans doute, mais le problème est justement que ce soit devenu un adage. J'en suis agacée, comme la plupart des traducteurs sans doute, puisque tout ce que nous faisons en permanence, justement, c'est travailler à *ne pas* trahir. Tout ça pour s'entendre dire que, de toute manière, c'est fichu d'avance, on va trahir ? Ah, non, alors ! Je préfère de loin le « dire presque la même chose » d'Eco. C'est moins négatif, et plus proche de la vérité. On ne dit sans doute presque jamais exactement la même chose, mais ce n'est pas pour autant qu'on trahit.

La traduction a-t-elle modifié la perception que tu as de ta langue maternelle ?

Disons qu'elle m'y a rendue plus attentive. Je tends davantage l'oreille aux différents parlers, par exemple, pour tâcher d'en mettre des miettes dans la bouche de mes personnages. Ce faisant, j'ai constaté que j'avais mon français à moi, que je partage en partie avec ma famille, en partie avec mon cercle amical, comme tout un chacun. Telle expression me vient de mon arrière-grand-tante, telle autre d'une vieille blague avec mes sœurs, telle autre d'amis bretons. C'est la langue intime, et nous avons chacun la nôtre. Parfois, quand le contexte s'y prête, j'en mets un peu dans mes traductions : je pense que cela leur donne de la chair, de manière invisible, même si les gens ne savent pas d'où ça vient, à quoi ou à qui j'ai pensé en écrivant telle ou telle expression.

Je suis aussi beaucoup plus sensible qu'avant à l'étymologie, à ce

qu'elle nous dit sur le sens profond d'un mot, sur son champ lexical, sur ses liens souterrains avec d'autres mots, dans d'autres langues, justement. Je trouve cela fascinant.

Je n'arrête pas de redécouvrir la richesse de notre langue – parce que, confrontée à une difficulté comme une répétition, une euphonie, une lourdeur, je me rends compte qu'il y a toujours, mais toujours toujours, une solution de rechange élégante. On ne la trouve pas à tous les coups, ou pas toujours du premier coup, mais elle est là. Comme si tout était prévu, comme si après des siècles de littérature tous les cas avaient été envisagés, des dérivatifs trouvés. Je ne l'avais pas remarqué avant de traduire.

Que t'inspire ce rapport entre deux langues sur la langue de manière générale ?

Je suis toujours abasourdie de voir à quel point anglophones et francophones disent à peu près tout de manière inversée. Ce n'est pas seulement dans l'ordre des mots : même le point de vue du locuteur n'est pas le même, jusque dans les moindres détails ; nous *remplissons* une assiette, ils *empilent* la nourriture dessus (pour nous, l'assiette est un contenant même si elle est plate, pour eux elle est un support)... Pour traduire de l'anglais, il faut donc souvent commencer par tout mettre sens dessus dessous. Lire en anglais fait un peu le même effet que rouler à gauche : il y a comme un léger décalage de perspective. L'anglais décrit volontiers les intervalles, le mouvement d'un état à un autre, alors que le français, pour raconter la même scène, va plutôt s'arrêter sur les points fixes : je dis en français que je travaille chez moi (c'est statique), alors qu'un Américain travaille *de* chez lui (on voit le travail s'envoler de chez lui pour atterrir sur le bureau de l'éditeur). Et pourtant, le rendu d'un texte, ce qu'on en retient après l'avoir lu, peut être très proche. Il y a une alchimie là-dedans que je ne m'explique pas vraiment, mais que j'aime bien contempler.

J'admire de manière égale le génie de ces deux langues : l'anglais est le champion de la souplesse et de l'efficacité, le français dispose d'un arsenal grammatical contraignant mais merveilleux quand il est bien maîtrisé. Avec l'anglais, on joue aux Lego, c'est très amusant. En

français, j'ai l'impression de fouiller dans une grosse boîte à outils, de me demander en permanence s'il ne vaut pas mieux mettre une rondelle sous cet écrou...

Ce qui m'étonne toujours, aussi, dans les textes en anglais, c'est la grande place laissée au sous-entendu : souvent, les articulations du texte sont absentes ou très rudimentaires (par exemple, ils utilisent peu l'équivalent de « c'est untel qui me l'a dit », préférant écrire simplement « untel me l'a dit »). Tout porte à croire que le lecteur anglophone devine les enchaînements sans qu'ils soient explicités – sauf par l'italique d'insistance, qui indique la prononciation et, du même coup, l'intention. En français, on se voit souvent obligé, pour donner du relief, d'ajouter des petites chevilles discrètes – qui feront apparaître l'enchaînement des faits et des idées, les rapports de cause à effet, le fait que si tel personnage dit ceci, c'est en réaction à cela. Et je m'interroge toujours : les anglophones sont-ils culturellement plus doués que nous pour deviner le sous-entendu ? Ou bien est-ce une question purement linguistique ? À ce jour, c'est encore un mystère.

Qu'aurais-tu à dire sur « l'erreur » en traduction ?

Une des choses que j'aime beaucoup dans la traduction, c'est qu'aucune grande question n'a de réponse tranchée. Les débats sur notre liste¹ le montrent bien : à une question posée, il y a souvent une infinité de réponses possibles – et seul le traducteur, qui connaît bien son texte, sait laquelle est la bonne. Ou du moins celle qu'il considèrera comme la bonne, et qu'il assumera comme telle. Les autres seraient-elles des erreurs pour autant ? Pas forcément – hormis les contresens grossiers, bien sûr. Qui peuvent être très drôles, d'ailleurs.

En résumé, pourquoi traduis-tu ?

Je l'ai réellement compris, en fait, après avoir choisi cette voie, en pratiquant : jamais je n'avais pris tant de plaisir à travailler. Comme

¹ Il s'agit d'une liste de discussion créée par l'ATLF et permettant à ceux de ses membres qui le souhaitent de poser des questions et d'échanger sur des points de traduction.

le dit Edmond Raillard², c'est un bonheur que d'écrire toute la journée, sans avoir l'angoisse de la page blanche. Je n'ai aucune frustration d'écrivain, j'adore le processus de l'écriture, le choix du mot juste, mais je ne m'imagine pas écrire de la fiction. Alors dans mon cas, écrire un livre qui est déjà inventé, c'est le bonheur !

Quand on traduit un bon texte, on est porté par ce qui se dégage de la VO, et ça c'est vraiment magique : on voit apparaître sous ses doigts un texte en français que l'on n'aurait jamais créé soi-même, et qui sort pourtant de vous... c'est très mystérieux, et assez grisant.

Bibliographie sélective

Meg Rosoff, *Au bout du voyage*, Paris, Albin Michel, 2014.

Matt Haig, *Humains*, Paris, Hélicium, 2014.

Susin Nielsen, *Le Journal malgré lui de Henry K. Larsen*, Paris, Hélicium, 2013.

David Walliams, *Mamie Gangster*, Paris, Albin Michel, 2012.

Neil Gaiman, *L'Étrange Vie de Nobody Owens*, Paris, Albin Michel, 2009.

Sherman Alexie, *Le Premier qui pleure a perdu*, Paris, Albin Michel, 2008.

² Voir l'entretien publié dans le numéro 46 (hiver 2014) de *TransLittérature*.
